

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **15 (1881)**

Heft 8

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, le 1^{er} Août 1881.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50. par an, chez M. le Dr Guillaume à Neuchâtel.

Promenade solitaire ou triste fin d'un Gœai.

Mieux favorisé que les employés des postes et des chemins-de-fer, dont le "Bulletin dominical" défend si chaudement et si justement la cause, je jouis, sur sept jours de labeurs, d'une après-midi de liberté. Toutefois ce n'est point le lendemain du samedi, mais l'irrégularité n'a d'importance qu'au point de vue de la sanctification du dimanche. Il n'y a là aucun caprice de ma part, car c'est un effet de la législation, très démocratique, du pays auquel j'ai l'honneur d'appartenir. En hiver, j'emploie ce temps, qui m'est dû, à faire une promenade au milieu des frimas, où je secoue agréablement la poussière de mon local d'activité. Au printemps, mon demi-jour de repos se passe à la poursuite des morilles, presque toujours rebelles à se montrer dans mon rayon visuel. Durant l'été, ces quelques instants de loisir me permettent de longues excursions sur certain sommet du Jura, à la recherche, jusqu'aujourd'hui complètement infructueuse, du Rhododendron ferrugineux. Enfin, l'automne, ma flânerie consiste à faire une course par monts et vaux, un peu partout, le plus souvent dans les bois. En tous temps et en tous lieux, dans ces différentes occasions, j'essaie de déchiffrer, d'épeler des mots dans ce livre merveilleux et sublime, grand ouvert à tous les yeux, et qu'on appelle le "Livre de la nature".

Un jour donc, de novembre dernier, j'étais dans des bois défeuillés, à un endroit où jadis les Romains avaient construit une redoute¹⁾, c'est-à-dire un rectangle de terrain élevé, défendu de tous les côtés par des fossés profonds, maintenant en partie effacés et remplis de houx, d'ifs ou même de superbes chênes. J'examinais, tout en rêvant à mon aise, les sittelles agiles et les mésanges babillardes faisant leur gymnastique écervelée au bout des rameaux les plus flexibles. A mes pieds, je distinguais les traces récentes d'un sanglier, originaire d'Allemagne ou des plaines de France, voyageant en Suisse pour ses plaisirs, et qui avait passé la nuit

¹⁾ Redoute du Bois-Renard, ou Redoute des Bourguignons près de Yvermarchus.



dans ce lieu même, où plus de quatre cents ans auparavant les troupes de Charles-le-Téméraire, après celles de César, avaient aussi établi leurs retranchements. . . . Mes réflexions prirent fin tout à coup, à l'ouïe de ce cri de détresse, plusieurs fois répété à une certaine distance de la colline boisée sur laquelle je prenais mes ébats: „ A moi ! au secours ! „ . . . Rassurez-vous, promeneurs des boulevards, c'était un geai qui appelait à son aide et dont je me permets, par ces mots, de traduire le langage, quoique infiniment moins autorisé à le

faire que notre fabuliste contemporain, M. Vermeil. Aussitôt d'accourir, des quatre vents du ciel, d'autres geais, ses confrères, et un vol non moins considérable de noires corbeilles, poussant ensemble des clameurs lamentables et assourdissantes. Le vacarme de cette communauté durait depuis dix minutes au moins, lorsque je me décidai d'aller voir quelle pouvait en être la cause. A mon arrivée, tous les geais avaient déjà disparu, et deux ou trois corbeilles décrivaient leurs dernières spirales au-dessus de la futaie, abandonnant à son triste sort cet exemplaire de leur digne race, victime d'un épouvantable malheur ! D'abord, je ne découvris rien de suspect en ce lieu tout à l'heure si bruyant. J'étais à me demander si c'avait été simplement une de ces assemblées populaires, parfois si orageuses, lorsqu'au bout de mes pieds, qui foulaient les feuilles sèches, se leva presque sans bruit, un grand oiseau de proie. (La suite au prochain numéro)

P. . . juin 1881.

C. Y.

Un alparium abandonné. En passant, l'autre jour, par la grande promenade, nous écrit un ancien clubiste de Neuchâtel, j'entendis une dame dire à sa compagne, qui paraissait être une étrangère: „ Voici le jardin anglais; venez par ici, nous visiterons, dans ces rocailles, une magnifique collection de plantes alpines et du Jura“. Je ne fus pas médiocrement flatté en entendant ainsi vanter le jardin botanique en miniature que l'on doit au Club jurassien et à ses amis. Mais je fus cruellement puni de mon petit mouvement de vanité, car j'avais à peine fait quelques pas, que j'entendis des cris d'étonnement, de désappointement, presque de dégoût. Il n'y avait pas à en douter; c'était l'étrangère et son cicérone féminin, qui semblaient éprouver, en visitant ces plantes alpines, une déception sur

toute la ligne.

Je me permis d'éclaircir ce mystère le même jour. Quelques heures après, effectivement, je m'arrêtai devant mes chères rocailles, que je n'avais pas visitées depuis longtemps. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en n'apercevant plus, entre les blocs de pierre, qu'une quantité de mauvaises herbes, orties, graminées vulgaires, etc. Les plantes alpines ont dû étouffer sous cette luxuriante végétation. Est-il encore temps d'en sauver quelques-unes ? Je l'ignore. Surpris, attristé, je vis, à quelques pas, une bande de jardiniers, occupés depuis longtemps à retourner le gazon de la promenade, et je me demandais, si, tout en faisant de nouveaux jardins, il n'était pas convenable d'empêcher les anciens de disparaître. En tous cas, il me semble que clubistes et jardiniers ne font pas leur devoir, et qu'il est grand temps d'avisier. A.

Un combat de coqs. Mes parents possédaient un coq magnifique qui ne quittait jamais ses poules, ses compagnes, qu'il gardait avec un soin jaloux; aussi, lorsqu'un coq du voisinage avait le malheur de s'introduire dans ses domaines, il était joliment arrangé; il ressortait de la cour déplumé et saignant, accompagné par son ennemi, qui ne le quittait que lorsqu'il l'avait réintégré, à coups de bec, dans son domicile légal.

Connaissant les instincts belliqueux de notre coq, je m'avisai de poser, au milieu de la cour, un coq empaillé, que l'on m'avait donné récemment. Mesdames les poules furent d'abord très intimidées par la présence de ce nouveau venu qui ne leur avait pas été présenté; mais une jeune poulette blanche, plus confiante, s'approcha de lui et chercha à entamer la conversation; puis les autres poules s'enhardissant vinrent tourner autour de l'intrus, en le loignant du coin de l'œil; il n'en fallut pas davantage pour allumer la colère du coq, leur seigneur et maître. Il resta d'abord comme pétrifié de l'audace de l'aventurier, qui avait osé s'introduire chez lui, sans sa permission; puis il vint, à pas lents, se placer en face de son adversaire pour le provoquer au combat. Dans le même instant, un léger zéphir venant à faire voltiger les plumes de la queue du coq empaillé, il n'y tint plus, et, se précipitant sur lui, il le renversa dans la poussière; puis, grim-pant sur sa victime, il entonna un chant de victoire. J'allai relever le coq empaillé et je le remis dans sa première position; alors eut lieu un nouvel assaut, après lequel le coq artificiel fit une culbute complète. Autant de fois je relevais le coq, autant de fois se livrait une nouvelle bataille. L'expérience fut répétée les jours suivants, mais le coq voyant son ennemi toujours vaincu ressusciter continuellement, en éprouva tant de chagrin, qu'il déprêta à vue d'œil et il serait probablement mort de colère, si je n'avais cessé le jeu.

— Un ancien clubiste.



D'après un dessin
de M^{me} St

Au Pavillon des Sonneurs. (Suite)

II. Guinand l'opticien.

Chez toi, non vraiment je ne sais,
Ce que pardessus tout j'admire,
Du chercheur aux patients essais,
Que le génie seul inspire,
Ou du vieillard qui, sans regret,
Après avoir doté le monde
D'une découverte féconde,
Meurt sans exploiter son secret.

Que de fois, la nuit, de la rive,
Ne t'ai-je pas suivi des yeux,
Quand de ton four la flamme vive
Montait brillante vers les cieux;
Plus ardente était la prunelle
Que ton foyer incandescent:
Elle reflétait, solennelle,
L'ardeur de ton esprit puissant.

(A suivre)